

Corps et âmes

Bird de Clint Eastwood

Philippe Elhem

Numéro 39-40, automne 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22210ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Elhem, P. (1988). Compte rendu de [Corps et âmes / *Bird* de Clint Eastwood]. *24 images*, (39-40), 16–17.

BIRD

de Clint Eastwood

par Philippe Elhem

« Ils parleront tous de toi après ta mort, Bird. Ils t'écraseront d'abord et ils parleront plus de toi que de ton vivant ». Cette leçon d'Histoire que donne sur une plage californienne un soir de fraternité retrouvée Dizzy Gillespie à Charlie Parker, vient conclure une scène qui, de prime abord, semblait comme un moment d'accalmie au milieu d'une tempête. Scène trompeuse pourtant car la vérité dernière qui s'y énonce, boucle sur lui-même le destin de Bird. Un peu avant, Parker avait posé à Dizzy la question du « secret », sans plus de précision. De quel secret pouvait-il bien s'agir ? De celui de la musique merveilleuse qu'ils venaient d'inventer quelques années plus tôt ? De la vie ? Ou bien du succès et de sa bonne gestion commerciale ?

En choisissant, pris un peu de court, d'y répondre en ce sens, le plus grand trompettiste de l'Histoire du Bop ne fait que définir les règles de sa propre survie : « ne pas leur donner l'occasion de te détruire ». Dès lors tout est dit.

Par la seule grâce d'une scène qui se révèle bouleversante dans sa simplicité dramatique et expressive, la tragédie du musicien nous est donnée pour ce qu'elle est : un ensemble indivisible d'auto-destruction, d'inadaptation formelle, guetté par le racisme (Charlie Parker est noir, ce que SAIT Gillespie), en butte à la pression économique et sociale de tous ceux qui en furent volontairement ou non les agents quotidiens : des flics des stupéfiants, menace perpétuelle, insupportable épée de Damoclès, aux représentants du « show-business », pris, amis comme ennemis, à tous les échelons de sa hiérarchie, pour n'en citer que les plus évidents.

L'incapacité profonde de Bird à n'être autre chose que ce qu'il était (l'un des plus grands musiciens de ce siècle), l'imprévisibilité du personnage et l'impossibilité d'en saisir, en raccourci, la multiplicité des facettes, est ce qui nuance le chef-d'œuvre de Clint Eastwood, lui fournit la



Charlie «Bird» Parker (Forest Whitaker)

CORPS ET ÂMES

trame même de sa construction formelle.

Avec l'aide appréciable du scénariste Joel Olianski, loin de la linéarité de ses films précédents, l'auteur de *Honkytonk Man* mélange avec un savoir-faire absolument confondant, autour des derniers mois de la vie de Parker, quelques moments clés de ce que fut sa fulgurante trajectoire. Jeux sans précédent de flashes-back incluant eux-mêmes d'autres flashes-back, dans un continuel aller-retour, qui ne se soucie ni de pédagogie (molle), ni de pathos mélodramatique, façon *Round Midnight*, *Bird*, dans le dépouillement de sa complexité même, ne nous en offre pas moins un intense moment d'émotion, à la fois pudique et poignant parce que juste reflet, exact portrait, comme saisi de l'intérieur, de ce que nous savons avoir été la dramatique trajectoire de Charlie Parker.

Eastwood, derrière un art, une époque, des lieux (les clubs de jazz, la 52^e rue) met pour l'essentiel en scène la relation amoureuse d'un homme et d'une femme, relation presque à bout de souffle, traduite par un resserrement du cadre autour de ces deux corps disproportionnés. Corps incontrôlable et agité, en perpétuelle mutation de Bird. Corps gracile, souple et calme de Chan, mais aussi corps secs, minces, des partenaires de Parker que choisit de nous montrer le cinéaste ; ceux de Dizzy Gillespie et de Red Rodney.

La musique de Bird est le contraste saisissant à cette masse impressionnante. Au corps lourd, tellurique de l'altiste répond un art musical vertigineux, aérien, plein de « bruit et de fureur », de douceur aussi.

Une musique qui saute d'une série d'accords à une autre, en de prodigieux changements harmoniques, qu'il était le premier et le seul à pouvoir inventer dans l'instant, comme une négation de la forme humaine qui la produisait.

C'est de ce corps « tyrannique », fabuleusement « incarné » (il n'y a pas d'autre mot possible ici) par Forest Whitaker, de ses appétits insatiables (de drogue et d'alcool, mais aussi de nourriture et de sexe, le cinéaste passant sans s'appesantir sur ces deux derniers), que part Eastwood, plus ethnologue que biographe, pour tenter de cerner l'indicible où, au génie, au magnétisme, à la puissance, répondent la fragilité psychologique, le dénuement affectif, la maladie qui mèneront Charlie Parker à cette déchéance déchirante, que fut la fin de sa vie.

Mais comment vraiment décrire la beauté bouleversante de ce film unique, baigné d'une lumière crépusculaire, pénombre anticathodique nous renvoyant à la fois à une bonne partie de l'œuvre d'Eastwood lui-même (*Pale Rider*, *Play Misty for Me*), au film noir des années quarante/cinquante – les années du Be-Bop justement –, à la vie nocturne qui est celle du jazz et de ses officiants, enveloppant d'un voile noir la tragédie de ses personnages ? Comment exprimer la justesse d'une approche qui va jusqu'à préserver la musique originelle de Parker, isolant ses solos (dont une bonne partie d'inédits) pour mieux les réorchestrer ?

D'une fidélité scrupuleuse à l'esprit sinon à la lettre de la vie du musicien, le cinéaste ne se laisse pourtant jamais

ENTRETIEN AVEC CHAN PARKER

Propos recueillis par Stephan Streker



Charlie Parker et son épouse Chan (Diane Venora) dans *Bird*

«Il lui arrivait de prendre mon bras comme un saxophone»

emprisonner par ses choix, préférant, en héritier d'une certaine conception du cinéma américain, filmer la «légende» lorsque celle-ci lui paraît plus signifiante que la réalité⁽¹⁾, ou glisser deux doigts de symbolique – ainsi le vol de la cymbale fondatrice ou le personnage imaginaire de Buster Franklin, révélateur par trois fois, de contextes moraux et musiciens bien différents dans la carrière de Bird – discrète façon d'affirmer un point de vue esthétique et éthique d'une cohérence sans faille.

«Il n'y a pas de deuxième acte dans une vie d'Américain», nous dit Scott Fitzgerald. Pas d'étapes pour Parker qui n'eut de cesse de brûler sa vie par les deux bouts. Mort, alors qu'il n'avait pas trente-cinq ans dans la peau d'un homme d'une soixantaine d'années, Bird et sa musique n'ont pas fini de nous hanter un peu plus encore, le film de Clint Eastwood, sublime et fondamental, aidant.

«On se souvient toujours des martyrs, jamais des réformateurs» soulignera encore, lors de cette fameuse conversation, lucide et fatidique, Gillespie. Mon vieux Dizzy, tu avais presque tout compris. ●

(1) Le concert «avec cordes» donné à Paris et qui n'a jamais eu lieu. C'est à Roubaix, et dans un cinéma, qu'il se serait déroulé. Ceci restant d'ailleurs à vérifier.

BIRD

États-Unis 1988. Ré.: Clint Eastwood. Scé.: Joel Olianski. Ph.: Jack N. Green. Mont.: Joel Cox. Mus.: Lenny Niehaus. Int.: Forest Whitaker, Diane Venora, Michael Zelniker, Samuel E. Wright, Keith David, Michael McGuire. 163 min. Couleur.

Chan Parker, la femme de Bird, est venue à Cannes soutenir de sa présence le superbe film de Clint Eastwood. Très émue, digne, emplie d'une fabuleuse noblesse, elle s'est exprimée dans un français remarquable. Le lendemain de la projection du film, elle a fait revivre Bird (elle ne l'a jamais appelé qu'ainsi durant un entretien émouvant qu'elle a conclu par la seule phrase anglaise qu'elle ait utilisée pour l'occasion: «Take Care».

— **Chan Parker:** Hier soir, lorsque j'ai découvert le film, j'étais bouleversée. Je suis encore un peu sous le choc. Je savais en arrivant ici que tout dans l'attitude de Clint Eastwood me laissait penser qu'il avait compris ce qu'avait pu être la vie de mon mari mais, malgré tout, j'étais curieusement crispée juste avant la projection. Maintenant, je peux dire que je suis très heureuse du film. C'est un magnifique cadeau.

mes mémoires publiées quelques années auparavant. Pour être honnête, le choix de Richard Pryor ne me plaisait pas trop. Je suis très contente que Forest Whitaker l'ait finalement interprété. Vraiment, j'en suis encore fort émue. Ce qu'il réalise à l'écran est extraordinaire. Diane Venora aussi est surprenante. Ma fille était assise à côté de moi hier soir et elle m'a dit: «Maman, j'ai presque cru que c'était toi sur l'écran».

— **24 images:** Quand avez-vous été contactée la première fois à propos d'un long métrage sur la vie de votre mari?

— **Chan Parker:** C'est Joel Oliansky, le scénariste, qui a pris contact avec moi il y a de cela quatre ou cinq ans, au moment où Richard Pryor avait déjà été prévu pour le rôle principal. Le scénario a été écrit sur la base de

— **24 images:** Quels ont été vos rapports avec Clint Eastwood?

— **Chan Parker:** Il est venu me voir chez moi en banlieue parisienne. Il est resté deux jours. Il a enregistré de nombreux inédits que j'avais en ma possession. Je suis sûre qu'avant de venir chez moi, il avait déjà le film dans sa tête. C'était très curieux, sans que l'on en parle précisément, je